

# PERRINE LE QUERREC

## Nijinski en mouvement

**Perrine Le Querrec, *Soudain Nijinski***

La Contre Allée, 180 p., 18 euros

■ On a déjà rencontré Perrine Le Querrec dans les pages d'*artpress* à propos d'Unica Zürn (n°446) et de Hannah Höch (n°508), dans deux livres qui étaient déjà des « tombeaux pour », sortes d'oratorios. Ici encore, dans ce *Soudain Nijinski*, l'auteure réitère un portrait-poème mêlé de documents d'un artiste, si ce n'est maudit, à la vie douloureuse : le célèbre danseur Vaslav Nijinski (1889-1950), dont l'honnêteté m'oblige à dire que j'ignorais tout de sa vie, hormis son mythe, quelques échos dans *la Recherche* de Proust et ce que j'avais pu en savoir à travers le film de Michael Powell de 1948 consacré aux Ballets russes, *les Chaussons rouges* (qui, et ce ne doit pas être un hasard, font leur apparition dans le premier chapitre du livre).

La poétesse utilise beaucoup d'éléments biographiques pour tenter d'expliquer le destin du danseur qui finit aphasique comme Nietzsche, après avoir arrêté de danser avant 30 ans, soit au milieu de sa vie ; cette méthode empruntée à Sainte-Beuve pourrait rebuter, mais elle s'avère ici nécessaire, puisque le pro-

dige fut exhibé dès la plus petite enfance comme une sorte de bête de foire (« monter sur les tables et plaire »), avant de conquérir toute l'Europe, et tous les cœurs. Le Querrec est maîtresse dans l'art d'utiliser l'archive ; mais ce sont les inventions rythmiques de ses livres qui en font l'intérêt premier : la syntaxe est sans cesse bousculée par d'incessantes anacoluthes et accélérations produites par un allègement de la ponctuation communément admise : « On s'effraie on jouit on réclame on applaudit » : le désir n'attend pas, pas de ralentissement par petits panneaux indicateurs possible. On n'a rien dit des livres de l'auteure, et de celui-ci en particulier, si on ne dit pas qu'elle opère sans cesse d'infinies variations dans l'occupation de l'espace de la page : tantôt ses fragments « poétiques » sont centrés, tantôt ils sont ferrés à droite, quand les lettres elles-mêmes ne commencent pas à s'espacer entre elles : « la parole la mémoire totalement / é p a r p i l l é e s », créant un effet de dilatation textuelle. Quant au fond, et c'est justice, ce livre rend à Nijinski ce qui lui appartient, à savoir l'invention de tout le vocabulaire de la danse contemporaine : sa gestuelle, sa technique. Après les Ballets russes,

les couturiers ont libéré la femme du corset : « Le corps accède à la chair à la sensualité aux désirs. » « Rien d'affecté. Bloc de corps qui parle [...] brefs sursauts – saccades » : sans Nijinski, pas de Merce Cunningham, ni de Pina Bausch ou d'Anne Teresa De Keersmaeker. « Attitudes minimaliste, le corps vivant suffit. » Grâce à lui, Paris devint « le temple de la rapidité, du mouvement et de la séduction des corps en action » : rien de plus opposé à notre époque de moraline et de volonté d'immobilisme à tout va. Loin des planches, Nijinski est plutôt « renfermé, silencieux, gauche, douloureux » ; mais « donnez-lui un plancher », le « lieu de la danse » (et comme on a pu le voir à maintes reprises chez ce merveilleux danseur des solitudes qu'est Israel Galván, qui lui a d'ailleurs rendu hommage) et alors il danse, s'élève, vole presque : « danser ou mourir ». Ce livre nous apprend les deux plus beaux hommages jamais rendus au danseur ; Sarah Bernhardt : « J'ai peur, j'ai peur, car je vois l'acteur le plus grand du monde » ; Proust : « Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. » Le reste de la Passion de Nijinski est consigné dans ce livre. ■

**Guillaume Basquin**